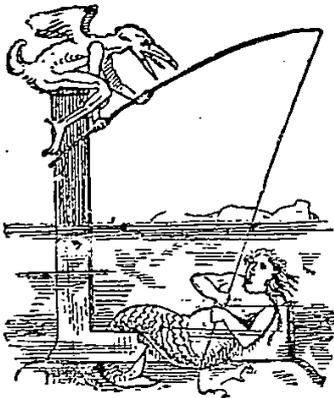


CONTES BORDELAIS (1)

II

LES TROIS FILS DE LA VEUVE



Il était une fois une pauvre veuve qui avait bien de la peine à vivre avec ses trois enfants. Elle était fort honnête, mais combien malheureuse !

L'aîné de ses trois fils lui dit un jour :

— Mère, je veux partir pour faire mon tour du monde. Je gagnerai de l'argent et nous serons tous heureux.

La veuve versa bien des larmes, mais elle céda, et dit à son fils :

— Pars, mon enfant. C'est sans doute le dessein de Dieu. Je n'ai point de l'argent à te donner, mais, pour ton voyage, je vais te faire une bonne galette. Elle te réchauffera le cœur.

En route, le fils aîné aperçut une fontaine, entre deux ormes, sur le bord du chemin. Auprès, était assise, à terre, une femme très pauvrement vêtue et qui paraissait beaucoup souffrir. Un petit bébé pleurait sur ses genoux.

— Jeune homme, dit-elle, n'auriez-vous pas quelque chose à me donner ? J'ai faim et mon enfant n'a point mangé depuis hier.

Le voyageur lui répondit :

— J'ai là, dans ma poche, une galette que m'a donnée ma mère avant mon départ. Je la garde pour moi. Il me faut vivre.

La pauvre mère silencieusement pleura et l'enfant sanglotait, car il avait faim.

Sans se retourner, le fils aîné de la veuve continua son chemin.

Cependant les jours et les nuits s'écoulèrent.

La veuve était sans nouvelle de l'absent. Une grande inquiétude troublait ses nuits.

(1) T. XXVII, p. 383.

Le second de ses fils lui parla ainsi :

— Mère, console-toi. Je vais partir à la recherche de mon frère. Je gagnerai de l'argent et nous vivrons heureux.

La pauvre veuve lui fit une bonne galette pour sa route et le laissa partir, le cœur bien gros.

En chemin, notre cadet rencontra une mendiante qui portait un enfant sur le cou :

— Ayez pitié de moi, dit-elle. Faites-moi la charité.

Comme l'aîné, le cadet répondit qu'il ne possédait qu'une galette et qu'il la gardait pour lui.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Les voyageurs ne rentraient point à la maison. La veuve, de plus en plus malheureuse, gémissait et pleurait.

Son dernier fils prit, à son tour, une résolution :

— Ma bonne maman, laisse-moi partir à mon tour à la recherche de mes frères.

— Oh ! mon Dieu, s'écria la pauvre femme, je vais donc rester toute seule. Mon troisième fils, encore si jeune, va me quitter !

Malgré sa douleur, elle fit encore une galette et la remit au dernier fils de ses entrailles.

L'enfant partit et souvent se retournait pour voir la triste chaudière et sa bonne mère qui pleurait auprès de la porte.

Le soir, sur le chemin, il vit une pauvre portant un enfant sur le cou.

— Faites-moi la charité, ô voyageur. Mon petit n'a rien mangé depuis hier.

— Tenez, Madame, répondit le troisième fils de la veuve, voici une galette que ma mère m'a donnée, avant mon départ. Faites-la manger à votre fils. Moi je me tirerai bien d'affaire.

— Merci, dit la mendiante. (Et dans ses yeux vint à briller un rayon de joie et son visage semblait transfiguré). Je prierai Dieu pour vous. Mais vous avez l'air bien triste. Dites-moi vos chagrins.

— Ma mère est veuve, répondit l'enfant. Elle avait trois fils à sa charge, bien malheureux, bien pauvres. Mes deux frères sont partis pour chercher du travail. Ils ne sont point revenus. A mon tour, je vais par les chemins, à leur recherche.

— Eh bien, mon cher enfant, puisque vous avez été bon pour moi et pour mon fils, je vais vous faire voir vos frères :

Prenez cette colombe et suivez-la.

Le jeune homme partit guidé par la colombe, s'arrêtant partout où elle se posait.

Près d'un village, à côté d'un ruisseau, l'oiseau passa entre deux pierres très rapprochées et qui se heurtaient comme deux frères ennemis.

L'enfant n'osait point s'aventurer dans cet étroit passage dans la crainte d'être écrasé. Mais, confiant dans la parole de la mendicante, il passa entre les pierres.

Ils arrivèrent dans une vaste plaine. Dans un champ, l'enfant Jésus travaillait avec saint Joseph, le charpentier. Et tout auprès se tenait la pauvre.

— Oh ! Madame, s'écria le fils de la veuve, ne m'avez-vous point dit que je retrouverais mes deux frères. Cependant je ne les ai point vus !

— Mon fils, n'avez-vous point aperçu deux grosses pierres qui se battaient. Ce sont-là vos deux frères. Comme vous, ils m'avaient rencontré sur leur route. Mais ils n'ont eu pitié ni de moi, ni de mon fils mourant de faim. Ils avaient le cœur dur. Dieu les a changés en pierres. Vous, dont l'âme est bonne, vous allez revoir votre mère.

Pendant qu'elle disait ces mots, ses traits exprimaient une douceur divine, et le dernier fils de la veuve reconnut la Sainte Vierge.

Le bon Dieu prit le jeune homme par la main et le guidant, il le conduisit auprès des deux grosses pierres.

Il fit alors un grand signe grave et doux en regardant sa mère. Soudain les deux frères reprirent leur forme naturelle.

— Mon fils, dit le bon Dieu, allez avec vos frères consoler votre mère. Vous serez riches. Vos frères seront pauvres. Ils vivront sous votre autorité, mais vous pourrez leur faire du bien.

Le dernier-né et ses deux frères revinrent bien joyeux à la maison natale. Quelle joie pour la pauvre vieille !

Ils vécurent longtemps, bien longtemps, toujours unis et travaillant avec courage.

E cric, e crac,
Moun counte es acabat.

(Conté en janvier 1912, par Madame Barré, âgée de 75 ans, marchande de volailles, au Moulin des Douves, à Bordeaux).